

A woman with long dark hair, wearing a black leather jacket, is shown from the chest down. She is holding two silver handguns, one in each hand, with her fingers resting on the triggers. The background is a solid yellow color.

PASCALE DIETRICH

Les mafieuses



LIANA LEVI

Sélectionné pour le Grand prix de littérature Policière

«Hautement recommandable.» *Le polar de Poirette, Europe 1* (16 février)
<https://www.europe1.fr/emissions/le-polar-de-poirette/le-polar-de-poirette-les-mafieuses-de-pascale-dietrich-3858707>

« Bulles noires » *Radio libertaire* (23 février)
https://media.radio-libertaire.org/backup/2019-08/samedi/RL_2019-02-23_17-00.mp3

« Le polar sonne toujours deux fois » France Inter (14 mars)
<https://www.franceinter.fr/emissions/le-polar-sonne-toujours-2-fois/le-polar-sonne-toujours-2-fois-14-mars-2019>

« Invité culture » RFI (29 mars)
<http://www.rfi.fr/emission/20190329-romanciere-pascale-dietrich>

« Vertigo » RTS (29 avril)
<https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/invitee-pascale-dietrich-les-mafieuses?id=10365902>



ROMANS

la librairie de l'express

LES MAFIEUSES

PAR PASCALE DIETRICH.
LIANA LEVI, 150 p., 15 €.
15/20

Parmi les œuvres de Pascale Dietrich figure *Le Logement intolérable. Habitants et pouvoirs publics face à l'insalubrité*, publié en 2011 aux Presses universitaires de France. Travail sociologique salutaire, sans conteste, mais qui augure assez peu d'une carrière de romancière. Pour être tout à fait précis, la dame est chargée de recherche à l'Institut national d'études démographiques et écrivaine. *Les Mafieuses* sont son troisième raid littéraire, hors recueils de nouvelles.

A savoir les embrouilles de Michèle Acampora, épouse infidèle d'un vieux parrain subclaquant, et de leurs filles, Dina et Alessia. A Grenoble, le narcotraffic n'a jamais été



si florissant grâce aux négociations judicieuses de Leone Acampora. Un faux pas : une balle dans l'œil. Imparable.

Les meilleures choses ayant une fin, le caïd trépassa, en laissant sa femme, Michèle, aux bons soins d'un tueur à gages. Dont elle ignore l'identité et l'agenda, sinon ce ne serait pas drôle. Or, si ce bouquin a une particularité, c'est sa roiserie réjouissante. Compter un éclat de rire par page. A contre-pied total des histoires de mafia habituelles, Pascale Dietrich remise les gros vélus au profit de trois peaux de vache délicatement manucurées, prêtes à tout pour sortir leur épingle du jeu. Le suspense ne repose pas sur le nom de l'assassin, qu'on démasque dès son apparition, mais sur les petites entourloupes que ces dames gardent en carton. Sachant que la charmante Alessia en est à sectionner un orteil paternel au sécateur pour s'assurer qu'il ne les enfume pas, toutes les turpitudes sont envisageables. Court et taquin, le persiflage toujours inattendu, le livre s'avale cul sec. On en reprendrait bien deux ou trois lampées. En format saga, comme *Le Parrain*. Chiche? **S. B.**



JEUDI POLAR

«LES MAFIEUSES», UNE COURSE CONTRE LA MONTRE AVEC UN TUEUR À GAGES

Par [Alexandra Schwartzbrod](#) — 9 mai 2019 à 08:04

Pascale Dietrich nous offre un roman noir jubilatoire au cœur de la mafia grenobloise.

Des semaines qu'il traînait sur notre bureau et que la culpabilité nous rongait. Ce polar nous avait fait envie dès les premières lignes de la quatrième de couverture, ne serait-ce que pour le cadre de l'intrigue, Grenoble, ville ô combien familière, mais il y avait toujours un roman plus important à lire avant. Alors profitant d'un court séjour au cœur des Alpes, nous l'avons emporté. Et là, coup de cœur : *les Mafieuses* est un polar jubilatoire qu'il faudrait prescrire en traitement de choc à tous les dépressifs de la planète, ce qui assurerait à son auteure un confortable revenu et lui permettrait de continuer à nous régaler. C'est vrai, nul besoin de faire sombre pour faire noir, le polar s'accommode on ne peut mieux de l'humour mais il faut un talent rare car, quand c'est raté, ça fait mal.

Avec Pascale Dietrich, aucun risque. Le ton est idéal. Nul ouarf ouarf lourdingue, au contraire, des petites pointes d'humour pile au moment où l'on s'y attend le moins, et une écriture si fluide que l'on ne sent pas les heures de TGV passer. L'histoire est géniale. Alors que son mafieux de mari est dans le coma, Michèle apprend que celui-ci, ayant appris ses infidélités avec son meilleur ami Bernard, a embauché un tueur à gages pour la supprimer au moment de sa propre mort. *«Je suis persuadé que nous nous verrons quelque*

part au paradis. J'ai hâte d'être à tes côtés pour l'éternité. Je t'aime. Leone. PS : La personne que j'ai embauchée m'a assuré que tu ne souffrirais pas», lui écrit-il dans une lettre transmise alors qu'elle se recueille à son chevet. Aussitôt, elle tient un conseil de guerre avec ses deux filles Dina et Alessia. «C'est toujours un calvaire de savoir quoi faire à manger quand on a des invités, mais il y a des menus qui s'imposent plus facilement que d'autres, songe Dina en faisant les courses ce jour-là. Pour un anniversaire, par exemple, tout le monde sait qu'il faut au minimum un gâteau, et pour un match de foot, des pizzas et des bières, mais pour un coma, c'est le flou total. Des quenelles ? Un velouté ?»

Bourrins

Ce fameux dîner va donner le coup d'envoi d'une course contre la montre pour identifier le tueur avant qu'il ne passe à l'acte. Les Grenoblois(e)s sont sommé(e)s de lire ce livre, ce n'est pas tous les jours qu'on raconte *«les pizzerias en enfilade sur le quai Saint-Laurent»*, le marché de la place Saint-Bruno, le quartier de la Villeneuve ou les bulles du téléphérique pour monter à la Bastille, ils comprendront.

Dans *les Mafieuses*, les femmes sont bien plus malignes que les hommes qui se conduisent globalement comme des bourrins. Caricatural, certes, mais on ne va pas boudier notre (petit) plaisir. Allez, un dernier extrait pour la route. *«Impossible de s'asseoir dignement sur un pouf, répondit Alexia. Je vois ça d'ici, mes collègues s'y avachiraient et se gratteraient les couilles en m'écoutant d'une oreille. Sur une balancelle, ils n'oseraient pas. On ne se gratte pas les couilles sur une balancelle – Il y a une subtilité qui m'échappe - C'est parce que tu ne travailles pas avec des beaufs. J'ai remarqué que dès que les mecs sont bien installés, ils se croient les rois du monde. Alors que quand ils sont dans une situation plus inconfortable ou inhabituelle, ils font moins les malins. Tu feras l'expérience. Les faire asseoir sur une balancelle c'est déjà ébranler leurs convictions.»*

Les Mafieuses, Pascale Dietrich, Liana Levi, 150 pp, 15 euros

[Alexandra Schwartzbrod](#)



RÉCIT

LA LECTURE COMME UNE MÉDITATION

Une sociologue a suivi pendant quatre ans le combat livresque et d'émancipation intellectuelle d'un jeune en grande difficulté sociale.

Nous l'appellerons aussi par ce prénom, Seif, « L'Épée ». Comme si le pseudonyme qu'il s'était choisi le protégeait d'un monde de dureté. C'est lui le petit héros des livres, repéré et suivi depuis quatre ans par une chercheuse de l'Institut national d'études démographiques (Ined), Pascale Dietrich. Elle en a tiré un bel article, « Sauvé par les sciences humaines », dans la revue *Agora* (n° 81, janvier-mars 2019, Les Presses de Sciences-Po/Injep). L'histoire, elle aussi, est belle. Trop belle peut-être ? Presque une anomalie statistique. Un jeune homme d'origine algérienne, en grande difficulté sociale et en délicatesse avec sa famille, se recrée peu à peu une identité grâce à sa lecture boulimique de sciences humaines. Intrigué, nous prenons rendez-vous avec ce petit don Quichotte près de la gare de l'Est, à Paris. Seif n'est pas une chimère sociologique, mais plus sûrement un emblème de la *reliance*. Il ressemble à ses textos qu'il conclut par « Chaleureusement ». Il a 27 ans et toute une sale vie derrière lui. Filiforme, fragile et vif, un sourire enfantin qui veut chasser les fantômes, il s'est décidé à franchir le périph il y a deux ans. Une bourse, un petit loyer étudiant (« La République peut vous sauver »), quelques *bullshit jobs* pour repousser les limites sociales de sa soif de liberté. Certains de ses anciens potes n'ont pas compris pourquoi « il lisait comme les Blancs »



Philippe Maisas / Opale via Leemage

PASCALE DIETRICH, chercheuse à l'Institut national d'études démographiques (Ined), est l'auteur de l'article "Sauvé par les sciences humaines" (*Agora*, n° 81). Elle est aussi romancière et vient de publier *les Mafieuses* (Liana Levi).

et pourquoi « *il est parti en France* » (Paris). Seif, c'est par le foot qu'il en est venu à la lecture fervente : il veut tout savoir sur sa passion et s'instruit sur le Net et, lorsqu'il ne capte pas un mot, le gamin d'Oran s'évade dans le dictionnaire. « *J'aurais voulu être professionnel. Ah, ça, j'en ai mangé de la craie ! J'étais vraiment bon, mais je n'ai pas été soutenu. C'est le drame de ma vie.* » Il dit : « *Je pratique la lecture comme un exercice de méditation. Depuis tout petit, la lecture me console et me sauve. D'ailleurs, j'ai longtemps parlé comme dans les livres avant de trouver ma petite voix.* » Quand sa petite amie le plaque, il crée un club de lecture avec des potes pour comprendre la séduction. Les livres de psychologie, psychanalyse et neurosciences surtout lui permettent de mieux cerner les dégâts de son enfer familial, de la place d'un père ultraviolet, qui a tenté de le poignarder, et d'une maltraitance psychologique. Avec ses lectures, il décortique les ressorts de l'être humain, ce qui lui permet de « [s]e situer et d'agir ». Il se voit manager dans un service public. Le mémoire qu'il rédige s'intéresse aux formes managériales qui ont infiltré nos vies privées et amoureuses : « *Le management est devenu une science politique, je trouve ça fascinant.* » Les livres lui ont permis d'avoir une vie sociale. C'est comme cela qu'il s'est retrouvé, après avoir postulé, juré du prix *Psychologies Magazine* et est devenu ami avec

le lauréat, le psychiatre Christophe Massin, auteur de *Souffrir ou aimer* (Odile Jacob) – et qui le suit depuis tel un coach protecteur. Autre cocasserie, il déteste les réseaux sociaux. « *Je me refuse à être une mouche sur la Tolle et les écrans sont pour moi des espaces d'hyper solitude. Quand je suis dans le mal-être, je marche, je lis et j'écris sur mon iPhone.* » Il est aussi dans une association qui organise des concours d'éloquence à Assas. Les larmes l'embuent lorsqu'il évoque ce qui se passe en Algérie : « *Ils prennent la parole, ils écrivent, ils se montrent, vous vous rendez compte ? C'est une beauté collective qui me rend fier.* » Si l'arabe est pour lui « *la langue des métaphores* » (« *Ma mère pense qu'elle n'a pas tout à fait perdu son fils quand je lui parle dans ma langue maternelle* »), le français représente « [s]a liberté d'agir et de [s]e construire ». Un temps de réflexion, un grand sourire : « *Camus m'a vraiment marqué.* » Au fait, Pascale Dietrich est aussi romancière. Elle vient de publier *les Mafieuses* (Liana Levi), un polar truculent. « *Mais Seif ne le lira pas. La littérature, ce n'est pas trop son truc* », s'amuse-t-elle au téléphone. Le petit héros du livre : « *Je lis et je relis le Maniement des hommes, de Thibault Le Texier [La Découverte]. Et puis je rejoue au foot en salle. Mes lectures m'ont mis plus en confiance, je ne suis plus aïlier mais attaquant, et je m'y plais !* » On attend les prochains chapitres de son existence avec réjouissance. ■ E.LEM.



ROMAN

LES MAFIEUSES PAR PASCALE DIETRICH

Liana Levi, 160 p., 15 euros.

★★☆☆ Pascale Dietrich (*photo*), c'est Roberto Saviano doté d'un solide sens du burlesque. Lorsque Michèle Acampora apprend à ses filles que leur père, parrain de la mafia grenobloise en fin d'Alzheimer à l'hôpital, a mis un contrat sur sa tête pour s'assurer qu'elle le suivra fissa dans l'au-delà, c'est le branle-bas de combat. Qui a été chargé de la besogne et comment l'en empêcher ? Dans cette enquête où le suspense le dispute à l'humour noir, ce sont les femmes qui mènent la danse. Ces mafieuses « pur jus », élevées dans le respect du code d'honneur, n'auront aucun scrupule à lui faire quelque entorse pour parvenir à leurs fins.

VERONIQUE CASSARIN-GRAND





👉👉 LES MAFIEUSES

de Pascale Dietrich (Liana Levi)

Cette sociologue a dû prendre beaucoup de plaisir à imaginer un nid de gangsters à Grenoble dans une maison de retraite. Tandis que Leone Acampora, le parrain, tombe dans le coma, son épouse découvre que le vieux flingueur a lancé un tueur à gages à ses trouses. L'occasion pour elle est ses deux filles de déboulonner les machistes ringards. Une satire décapante et féministe, sur fond de *love story*. E. DE B.



Les polars de l'été

Une sélection spécial frissons à savourer sous le soleil.

Par Elsa Margot et Sophie Hénaff



TRÉPIDANT LES MAFIEUSES DE PASCALE DIETRICH

Alors qu'un parrain de la mafia de Grenoble tombe dans le coma, sa femme découvre qu'il avait mis un contrat sur sa tête pour se venger de son infidélité. Ses deux filles – l'une dans l'humanitaire, l'autre, pharmacienne, très inspirée par le business paternel – vont tenter de lui sauver la peau. Un livre drôle, rythmé, une auteure singulière et féministe à grands coups de Beretta. ([Liana Levi](#), 15 €)



FRISSONS GARANTIS

POLARS Enquête dans l'Aveyron, montée du terrorisme islamiste ou plongée dans la mafia grenobloise... Ces trois enquêtes vont vous faire perdre le sommeil.

Olivier Norek frappe encore très fort

En décembre 2017, alors que nous lui remettons son Etoile du meilleur polar pour son magnifique et glaçant « Entre deux mondes », l'ex-flic du 93 nous avait confié trois choses : dans chacun de ses livres, il dénonce une injustice (les conditions de vie des migrants dans la « jungle » de Calais pour « Entre deux mondes »), son prochain roman se passerait dans l'Aveyron, la terre de son enfance, et son héros serait une femme.

Promesse tenue. Dans « Surface », Olivier Norek nous entraîne à Avalone, où vient de débarquer Noémie Chastain. Il y a encore peu, elle était une jeune flic parisienne exceptionnelle. Mais comme elle s'est fait arracher la moitié de son visage par le coup de feu d'un dealer, sa direction a préféré l'exiler dans ce village où la jeune femme tente de surmonter colère et douleur. Au bord du lac où elle vit, le squelette d'un enfant disparu il y a vingt-cinq ans refait surface.

Olivier Norek confirme son talent et nous offre un polar diabolique qui se lit d'une traite. En campant son intrigue dans la belle et sauvage campagne aveyronnaise et en offrant pour la première fois le rôle principal à une femme, l'auteur prouve qu'il sait se renouveler. Comme dans son précédent polar, l'humain et l'émotion sont au centre de cet opus, d'où l'on revient bouleversé. Ce roman sur la reconstruction et l'acceptation de soi est un magnifique portrait de femme. Rebelle et résiliente, Noémie est une héroïne attachante qui, sous la belle plume de l'auteur, redevient lumineuse au fil des pages.

La mafia au féminin selon Pascale Dietrich

Saviez-vous que la mafia se féminisait ? Dans la famille Acampora en tout cas, les femmes décident de renverser le cours de leur destin familial. Leone, vieux mafioso grenoblois atteint d'Alzheimer, s'apprête à quitter les siens en envoyant une étonnante missive à son épouse, Michèle. En guise d'adieu, il lui colle un tueur à gage à ses trousses. Branle-bas de combat chez les sœurs Acampora qui décident de protéger leur mère contre les dernières instructions du paternel. C'est le début d'une course-poursuite drôlissime où l'on croise Marcus, champion d'Europe de sculpture sur glace à la tronçonneuse, et surtout les filles du vieux Leone, Dina et Alessia.

La première se rachète une conscience en travaillant dans l'humanitaire et en ne quittant plus son petit carnet de « pensées positives ». La deuxième, digne héritière de son père, tient une pharmacie où s'approvisionnent tous les camés de la ville, et va jusqu'à couper au sécateur un ortiel à Leone sur son lit d'hôpital. Quant à Michèle, la mère, dont la fidélité n'est pas la première qualité, elle a appris tout au long de sa vie à fermer les yeux sur les valises de cocaïne charriées par son mari.

Dans son deuxième roman, l'auteur Pascale Dietrich nous embarque à fond de train dans une virée entre Grenoble et Milan où l'absurde côtoie les codes du roman noir. Les 150 pages des « Mafieuses » se lisent en une seule lampée. C'est original, c'est vivifiant et c'est aussi plein d'humour. Sans compter une fin très originale. On en redemande.

Les « Prémices » de Frédéric Paulin tiennent leur promesse

La « chute » est malheureusement connue, mais ce n'est rien de dire que ces « prémices » – le deuxième tome d'une trilogie aux racines du terrorisme contemporain – étaient très attendues. Avec sa « Guerre est une ruse », le premier volet, Frédéric Paulin faisait une entrée remarquée chez les grands du noir. Etoile du polar du « Parisien » 2018 (après... Olivier Norek), grand prix du festival de Beaune 2019, prix des lecteurs de Quai du polar – « 20 Minutes » : cette plongée dans les méandres de la décennie noire algérienne a bluffé critique et public. Cette fois encore, comme l'écrit Paulin, « la guerre n'a pas reconnu sa défaite ». Et c'est en France que ce conflit de moins en moins larvé a pris ses quartiers.

La ruse n'est désormais plus de mise, et en 1996, le gang de Roubaix frappe de plein fouet. Exit Tedj Belhazar, le franc-tireur de la DGSE, qui a dû prendre du champ. Arnotovic, jeune reporter à « la Voix du Nord », assure la relève. La foi du débutant chevillée au corps, il se lance dans « cette croisade qu'il a lui-même du mal à comprendre ». Une quête de vérité face à la cécité bornée des autorités, qui préfèrent ne voir dans ces braquages sanglants qu'une dérive meurtrière plutôt que les premiers jalons du djihad.

De Lille à l'Afghanistan et aux États-Unis, Arnotovic assemblera les pièces de ce puzzle mortifère. Avec l'impression que ces prémices sont elles-mêmes la chute. Et que le plus dur, ce sera l'atterrissage, ce troisième volume que Frédéric Paulin a promis, et que l'on attend.

PAR PAR SANDRINE BAJOS,
NICOLAS JACQUARD
ET BÉRANGÈRE LEPETIT



« SURFACE »
★★★★★
d'Olivier Norek,
Editions Michel Lafon,
419 p., 19,95 €.



« LES MAFIEUSES »
★★★★★
De Pascale Dietrich,
Ed. Liana Levi, 150 p., 15 €.



« PRÉMICES DE LA CHUTE »
★★★★★
de Frédéric Paulin,
Ed. Agullo Noir, 312 p., 21 €



PHOTOGRAPHIE BRUNO D'ARBEZ - (GAUCHE) LEEHABE PHILIPPE HASSAS - ALIENHUBROT



Dans « les Mafieuses », comédie noire à l'humour ravageur, qui s'avale comme un double expresso, Pascale Dietrich porte, à travers le destin de trois femmes, un regard caustique et subtil sur notre société. La pétillante écrivaine échangera avec les bénéficiaires cet été dans plusieurs centres de vacances dans le cadre des rencontres culturelles.

À quel genre appartient votre dernier roman, « les Mafieuses » ?

Mes livres sont un peu inclassables. Si je devais définir le genre des « Mafieuses », je dirais que c'est une comédie noire. Comédie, car il y a toujours un côté humoristique dans mes histoires. Pour moi,

c'est essentiel. Noire, dans le sens où je me distingue un peu du polar : mes personnages principaux ne sont pas des flics, mais il y a toujours une enquête, un mystère et souvent un peu de sang, des meurtres...

Tous vos romans sont très courts. C'est volontaire ?

Je sabre toujours, j'enlève le gras. C'est vraiment ma manière de fonctionner. J'aime les livres qui ne s'écoutent pas parler.

Que raconte ce livre ?

C'est une histoire qui se passe dans le milieu de la mafia, à Grenoble. Leone, un des parrains de cette mafia, est atteint d'Alzheimer et tombe dans le coma. Mais avant cela, il a laissé une « jolie » lettre à sa femme Michèle, où il lui explique qu'il lui a collé aux fesses un tueur à gages pour se venger d'elle... car elle l'a trompé il y a vingt ans avec son meilleur ami. Alessia et Dina, les deux filles de Michèle, vont tenter de l'aider à échapper à ce tueur.



À travers le miroir grossissant de la mafia,
Pascale Dietrich revisite la place des femmes
et des pauvres dans notre société.

Alessia, l'une des héroïnes du roman, n'a pas rompu avec la mafia et ses violences. Éprouvez-vous une tendresse particulière pour ce personnage ?

(Rires) Je voulais une histoire de famille avec deux sœurs qui empruntent des voies opposées. Il y a celle qui respecte les valeurs (mafieuses) familiales : Alessia. Et il y a Dina, qui prend la tangente. Le personnage d'Alessia me plaît parce que, à travers le miroir grossissant de la mafia, il permet de parler d'autres sujets. Notamment de la place des femmes dans la société. Alessia a beaucoup d'ambition : elle veut prendre la succession de son père, le parrain, mais c'est aussi une femme tout à fait classique qui cumule un tas de fonctions, mère de famille, pharmacienne, mafieuse...

Elle roule en smart blindée tout en écoutant des CD d'accompagnement à la méditation.

(Rires) La méditation et le yoga sont des choses qui vont bien avec notre société actuelle, cette société où l'on est sous pression, où l'on exige de nous le rendement maximum. On a donc besoin de sas de décompression. Alessia a vu son père et ses copains vivre en permanence dans la peur de se faire tuer. Alors elle se dit : « Je serai une mafieuse, mais une mafieuse décontractée. » C'est une manière assez féminine, je trouve, d'envisager sa place dans la mafia.

Pourquoi avez-vous choisi d'écrire sur la mafia ?

Quand on regarde notre société sous cet angle particulier, tous les aspects négatifs ressortent. La mafia est, par exemple, un milieu machiste par excellence. Parler d'une femme comme Alessia permet ainsi d'évoquer la difficulté des femmes à faire carrière. Alessia a un tas d'idées pour rénover le business, mais elle se heurte au plafond de verre, à un milieu qui ne veut pas lui laisser sa place. Parler de la mafia permet également d'aborder la logique du profit qui est en train de grignoter des domaines auparavant épargnés. La mafia, c'est l'ultralibéralisme poussé à son paroxysme. Dina, la sœur d'Alessia, en fait l'amère expérience. Elle qui cherchait à échapper à son héritage mafieux découvre que même

l'humanitaire, dans lequel elle travaille, est rattrapé par l'exigence de rentabilité et le nouveau management.

Qu'est-ce qui vous a inspiré ce livre ?

C'est en partie mon activité de sociologue à l'Ined [Institut national d'études démographiques, ndlr]. Je travaille notamment sur les inégalités et les personnes sans domicile. Et j'observe toutes les évolutions touchant les associations d'aide aux pauvres. Alors que ce secteur échappait auparavant aux logiques financières, les dossiers passent désormais par le tamis des appels d'offres. On trie les populations afin de pouvoir présenter les meilleurs rapports possible aux bailleurs de fonds.

Les pauvres doivent devenir « rentables », écrivez-vous...

Tout à fait. En rédigeant ce livre, j'avais envie de mettre dos à dos le monde de la mafia et celui de l'humanitaire qui sont en fin de compte les symptômes d'un même problème : ils se développent quand l'État ne fait pas son boulot, quand les gens sont livrés à eux-mêmes. La mafia est présente dans les quartiers où les jeunes n'ont pas de travail. Et l'humanitaire, en soignant ceux que l'État laisse au bord du chemin, permet au système de continuer à tenir. Bien sûr, sans l'humanitaire, les choses seraient bien pires et je ne critique pas les gens aux valeurs humanistes qui travaillent dans ce secteur.

Votre livre a de forts accents féministes. La femme est-elle vraiment l'avenir de l'Homme ?

Je ne sais pas. Je voulais d'abord mettre en évidence la mutation générationnelle : Michèle fait partie d'une génération de femmes invisibles, condamnées à jouer les seconds rôles dans la société. À l'inverse, sa fille Alessia, à l'image de beaucoup de femmes aujourd'hui, veut réussir comme les hommes. Certes, elle n'est pas moins violente que les hommes, mais elle utilise d'autres méthodes qu'eux.
Propos recueillis par Samy Archimède

*I. « Les Mafieuses », de Pascale Dietrich,
éditions Liana Levi, 2019, 160 p., 15 euros.*



PASCALIE DIETRICH LES MAFIEUSES

Liana Levi
150 p., 15 €

Il est rare qu'un gangster meure dans son lit. Pourtant, c'est ce qui arrive à Leone Acampora, parrain de la mafia grenobloise, qui agonise dans une clinique. Il se targue d'avoir été toujours amoureux de sa femme Michèle. C'est là d'ailleurs que le bât blesse : pour que le couple ne soit pas séparé, il a mis un contrat sur la tête de son épouse. Pour sauver leur mère du tueur, les deux filles du vieux parrain vont devoir unir leurs efforts. Elles sont bien dissemblables les sœurs Acampora. Alessia a choisi de suivre le chemin de son père et a déjà un statut élevé dans la mafia, tandis que la douce Dina a préféré s'éloigner des « affaires » familiales pour se lancer dans une carrière humanitaire. Elles feront néanmoins bloc pour protéger leur mère et mettre de l'ordre dans la pègre de Grenoble. Si, dans la mafia, les hommes sont souvent les muscles, les femmes, elles, sont le cerveau et peuvent se révéler d'une efficacité redoutable. ▶

PAR MARC RAUSCHER LIBRAIRIE MAJUSCULE-BIRMANN
(THONON-LES-BAINS)



LU & CONSEILLÉ PAR

N. Legrand
Lib. Graffiti (Castres)
N. Claudel
Lib. La Compagnie
des livres (Vernon)
B. Leroux
Lib. Gibert Jeune (Paris)

MILIEU HOSTILE

POLAR, ROCK, CINÉMA & SÉRIES

Christophe Dupuis 26/02/2019 Polar

Interview de Pascale Dietrich – Les Mafieuses



Nous avons découvert Pascale Dietrich avec *Une île bien tranquille* publié chez Liana Levi. Avec *Les Mafieuses*, elle quitte l'air pur des îles bretonnes pour celui pollué de Grenoble et ses environs... L'occasion pour nous de lui poser quelques questions.

Les Mafieuses est une histoire de famille, mettant en scène une mère et ses deux filles. Le père décède à l'hôpital et laisse une bien étrange volonté. Nous ne vous en dirons pas plus, c'est tout le sel du roman. Nous vous conseillons même de ne pas lire le quatrième de couverture pour avoir le plaisir de le découvrir. Le roman est vif, alerte, plein d'entrain sur des sujets graves. Pascale Dietrich est une plume à découvrir.

L'art d'écrire

Nous lisons que vous êtes sociologue à l'[Ined](#) à Paris et vos travaux portent sur « Inégalités, pauvreté, exclusion, habitat, politiques publiques, logement social, jeunes ». Voulez-vous nous dire quelques mots sur votre métier ?

Je travaille depuis longtemps sur les problèmes de logement et les conditions de vie des catégories populaires. J'ai fait une thèse de sociologie sur le logement insalubre à Paris, puis j'ai abordé la question des sans-domicile, des demandeurs de logements sociaux et, plus récemment, celle des jeunes sortant de l'Aide Sociale à l'Enfance (qui rencontrent fréquemment des problèmes pour se loger). Pour le dire rapidement, mon travail consiste à aller sur le terrain, à écouter les gens, et à analyser des enquêtes statistiques qui permettent

de prendre de la hauteur avec ces situations. J'essaie de comprendre comment vivent et pensent des populations dont on sait peu de choses car elles se situent à la marge de la société.

Sur le site de l'Ined, on peut voir de nombreuses publications de votre part, quel a été le déclic pour vous lancer dans la littérature ?

A vrai dire, j'ai commencé à écrire de la littérature bien avant la sociologie ! Je dirais même que j'ai en partie choisi le métier de chercheuse car il comporte une grande part d'écriture. J'invente des histoires depuis que je suis gosse, même si ma première passion a été le dessin.



Pour nous, vous maniez l'art d'écrire des polars sans avoir l'air d'y toucher. Quel est votre rapport au polar ? Comment le concevez-vous ?

J'écris des polars (et j'en lis), mais je me suis toujours sentie en décalage avec cette veine. Dans mes histoires, on est loin d'une enquête policière classique. Si j'ai besoin d'une intrigue comme ressort narratif, on pourrait presque dire que l'important est ailleurs : dans la psychologie des personnages, leur vision du monde, les dilemmes moraux qui se posent à eux, les situations cocasses dans lesquelles ils se retrouvent, etc. En outre, ma particularité, c'est d'écrire des comédies noires.

Nous vous découvrons avec *Une île bien tranquille*, mais avant il y avait eu quelques nouvelles, comment s'est opéré le passage du court au roman ?

J'ai toujours mené de front romans et nouvelles. J'apprécie les deux genres qui me semblent très complémentaires. La nouvelle me permet d'exploiter des idées qui ne peuvent pas faire l'objet d'un format long. Par exemple, j'ai écrit une nouvelle au sujet des mères qui ont choisi le prénom Jean-Pierre pour leur bébé. Pour une femme de ma génération, c'est totalement surréaliste de donner le sein à un Jean-Pierre ! Cette idée du mystère des « bébés-Jean-Pierre » permet de s'amuser dans un texte court, mais ça ne fait pas un roman. Du coup, j'alterne les deux styles. Ceci dit, j'ai mis du temps à publier des romans, alors que côté nouvelles, ça a été beaucoup plus vite. Quand on est un jeune auteur, le court est une excellente première marche pour débiter.



Et comment s'est faite l'arrivée chez Liana Levi ?

J'avais déjà repéré la maison car sa ligne éditoriale laisse justement de la place à des ouvrages qui ne sont pas forcément des polars purs et durs (type Iain Levison). Quand j'ai rencontré l'équipe, j'ai senti que ça pouvait coller et je leur ai proposé « mon île ». Je suis très heureuse d'être publiée ici !

Liana Levi : « Pascale ? avec une plume légère, une imagination débordante et un humour réconfortant, elle nous entraîne dans des suspenses qui commencent comme des comédies et se terminent comme des polars. Tout en jonglant avec les codes du genre. Quoi de mieux que ce qui sort des clous ? »

Une île bien tranquille

Comment avez-vous abordé ce travail sur l'insularité ?

Ce livre, je l'ai écrit en grande partie en Bretagne, dans le Finistère Nord, où mes parents venaient de s'installer. J'ai tout de suite eu un coup de cœur pour cette région qui est loin de tout. C'est là que j'ai eu l'idée de l'île (Ouessant est d'ailleurs tout près). L'île, c'est le décor parfait pour un roman noir. On a un espace clos dont il est difficile de s'enfuir, éloigné de la société, invisible des yeux du continent. Je voulais un lieu où se retrouvent des personnes en quête de quelque chose et où il est possible de faire des expériences illégales en toute discrétion. J'avais aussi envie de travailler le changement de perspective qui se produit quand on passe d'un lieu central, comme Paris, à un lieu coupé du monde. On regarde soudain les choses différemment. Et puis, l'île est le lieu de l'imagination. Ça a un côté hors du temps, presque fantastique. Bref, je trouvais cet univers très stimulant.

Ce roman bascule insidieusement dans le noir, comment l'avez-vous construit ?

Je pars en général d'une minuscule idée et travaille l'intrigue au fil de l'écriture. Au départ, j'avais juste cette île en tête, et aussi le personnage principal, Edelweiss, qui retourne sur les lieux de son enfance et les trouve bien changés. Je me disais que j'irais forcément vers quelque chose de noir, mais je ne savais pas encore quoi. Puis, frappée par la rapidité avec laquelle la végétation poussait dans le jardin de mes parents, ça m'a donné des idées (mais je n'en dis pas plus pour ceux qui n'ont pas lu le roman). L'île, c'est le décor parfait pour un roman noir.

Et comment écrire un polar sans flic, sans enquêtrice, bref, sans codes ?

D'une façon générale, j'ai beaucoup de mal avec les codes et les normes ! Les personnages de mes romans sont des gens ordinaires. Ce qui m'intéresse, c'est que le lecteur se sente au plus près d'eux et de leur manière de penser, aussi étrange soit-elle. Si bien qu'au bout d'un moment, même quand ils commettent les choses les plus amORAles, on continue à les aimer et on trouve ce qu'ils font parfaitement naturel.

Quel a été le retour des lecteurs face à ce polar caché en littérature blanche ?

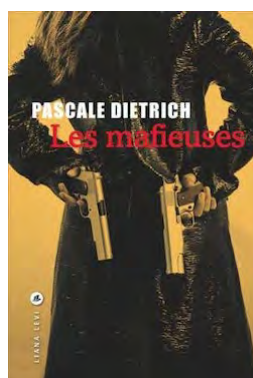
Si certains fans de polar « pur et dur » peuvent sans doute être un peu désorientés, j'ai l'impression qu'il y a aussi tout un lectorat enthousiaste. Pourvu qu'il grossisse !

Les Mafieuses

D'où vous est venue cette idée de famille ? De ces femmes ? Pour un livre dédié à « Ma grand-mère, ma mère et ma sœur ».

Quand j'ai commencé *Les Mafieuses*, je voulais continuer avec des personnages féminins (c'est le cas dans la plupart de mes histoires), et parler de la mafia sous un angle inhabituel en donnant la voix à des personnages souvent laissés au second plan. Or, les femmes ont un rôle crucial dans la mafia : ce sont elles qui épaulent les hommes, les remplacent quand ils sont en prison, elles transmettent les valeurs du système aux enfants, gèrent l'argent, etc... J'avais envie de dévoiler ce rôle invisible. Dans beaucoup de domaines, les femmes ont un rôle dans l'ombre mais ont en réalité beaucoup de pouvoir.

Un autre objectif était de parler de la famille et de ce qui change selon les générations. Les femmes de mon âge ont un rapport à la vie (professionnelle, conjugale, etc.) différent de celui de nos mères et encore plus de nos grands-mères. Ma grand-mère me raconte souvent que, « de son temps », les hommes n'osaient pas pousser une poussette dans la rue, que cela ne se faisait pas. Au-delà de la mafia, les trois femmes des *Mafieuses* sont assez représentatives de leurs époques respectives.



Et ce point de départ que nous aimerions bien ne pas dévoiler aux lecteurs ?

À l'époque, je m'intéressais à la question du coma. Je voulais un personnage qui soit dans cette situation et tienne malgré tout un rôle central dans l'histoire. Puis j'ai eu une idée pour que son ombre plane sur tout le roman. Je n'en dis pas plus !

Marc Villard : « Mon premier contact avec Pascale Dietrich fut postal. Un manuscrit que j'acceptai rapidement. Le second, c'était rue de Bretagne et je cru qu'elle m'avait envoyé sa

fille au pair. Elle fait très jeune, d'où ma méprise. La troisième fois, elle était enceinte mais c'était son deuxième. Pas d'inquiétude. Maintenant nous déjeunons dans un thaïlandais qui sert aussi du vin (j'ai insisté). Pour 2019, j'envisage une gargote à boudin-purée. Voilà pour le live. Concernant ses textes, j'ai été charmé par sa rapidité/simplicité à rentrer dans ses histoires, son ton vif, son écriture sautillante. Elle ne donne pas de leçons mais sait contourner les codes, comme dans *Les Mafieuses*. Elle est aussi chercheuse. Mais je m'en fiche, car je la considère surtout comme un écrivain.»

Comment travaillez-vous ce style alerte, plein de mordant et d'humour fin et léger ?

C'est sans doute cela qui me demande le plus de travail. J'écris, reformule, coupe, ajoute, tout ça des dizaines de fois, jusqu'à trouver le ton que me semble juste. L'humour est une mécanique compliquée. Pour que ça fonctionne, il faut rester dans la nuance tout en trouvant des idées et des images qui ne sont pas dans la suite logique de la pensée ordinaire. Il faut qu'il y ait une surprise. L'enjeu est de ne jamais en faire trop tout en allant le plus loin possible.

Dina perd foi en l'humanitaire. Vous qui travaillez sur ces sujets, quel est votre avis ?

Quand j'ai écrit *Les Mafieuses*, je traversais une période de désillusion. Je m'apercevais que la logique du profit et les nouvelles méthodes managériales envahissaient des domaines jusqu'alors préservés. C'est le cas du secteur de l'action envers les pauvres qui est désormais soumis à la concurrence, fonctionne par appel d'offre et répond à des impératifs financiers. Les frontières entre les secteurs lucratifs et non-lucratifs sont de plus en plus floues et le monde s'aligne sur des normes aberrantes. Dina et Alessia sont très conscientes de ça, chacune à sa façon. D'ailleurs, Alessia dit à un moment qu'elle voit mal dans quel secteur professionnel pourra s'épanouir sa sœur, qui a un sens fort de l'éthique : la seule piste qui lui vient à l'esprit, c'est gardienne de phare. À notre époque, mieux vaut sans doute ressembler à Alessia qu'à Dina. Une autre idée qui me taraudait, c'est le fait qu'on demande à l'humanitaire de réparer la casse produite par un système injuste. Bien sûr, ce serait pire sans cette aide, mais on peut aussi se dire que tout ça fait système. Je dis ça sans intention de critiquer les gens qui travaillent dans ce secteur et ont des valeurs humanistes : comme beaucoup d'entre nous, ils se retrouvent confrontés à une organisation qui les met dans des positions intenable.

Pour aller plus loin

Pascale Dietrich chez **son éditrice, Liana Levi** et **chez In8** pour un recueil de nouvelles et un roman noir

Merci à Liana Levi et à Marc Villard pour leurs bons mots.



Les mafieuses /Pascale Dietrich

Les indicateurs

Les mafieuses , polar : roman policier et noir de littérature francophone édité par Liana Levi le 7 février 2019, n'est pas apprécié par la blogosphère : en vue sur 0 site

Cette notice a été consultée par 0 visiteurs.



Il y a toujours moyen de s'arranger avec la réalité chez les gangsters. À condition de respecter le code d'honneur, on peut même mener une vie formidable ! C'est en tout cas ce que Leone Acampora, vieux mafioso grenoblois, a enseigné à sa famille. Michèle et ses deux filles ont donc appris à fermer les yeux lorsqu'elles trébuchaient sur un cadavre ou une valise de cocaïne dans leur joli salon en marbre. Et si, aujourd'hui, Dina a parfois mauvaise conscience, elle espère se racheter en travaillant dans l'humanitaire. Quant à Alessia, pharmacienne inspirée, elle a pas mal d'idées pour moderniser le business paternel. Ainsi va la vie chez les femmes Acampora, entre coups de fusil à pompe et séances de tai-chi. Jusqu'à ce que le vieux Leone perde les pédales. Car avant de mourir, il a laissé une dernière instruction : lancer un tueur à gages aux troussees de sa femme... L'occasion pour les mafieuses de déboulonner un vieux monde machiste et ringard. Subtilement féministe, délicieusement féroce, Pascale Dietrich bouscule les codes pour teinter de rose le roman noir.

ISBN 9791034900909

1

Fiche VIAF

Commander ce livre chez un libraire proche de chez vous via [libraires indépendantes](#)



LIVRES

conseils de libraire

La Librairie de Paris est un magasin de renom, implantée au centre-ville de Saint-Etienne. Outre son activité de libraire, elle exerce le métier de grossiste auprès de 400 points de vente presse pour lesquels elle sélectionne un assortiment de livres. Voici sa sélection ■



Les mafieuses

Prenez, Léone, un parrain de la mafia grenobloise, en fin de vie de l'hôpital. Pimentez d'une épouse, qui l'a trompé avec son meilleur ami, ajoutez deux filles, l'une en passe de prendre sa suite dans sa pharmacie, et l'autre en rejet total de ce mode de vie et en quête de l'Amour, remuez le passé et faites rédiger un contrat à Léone sur la tête de sa femme et emballez tout cela avec une pointe d'humour et des femmes fortes. Vous obtiendrez un chouette polar, très court et ramassé, pour passer un excellent moment ■

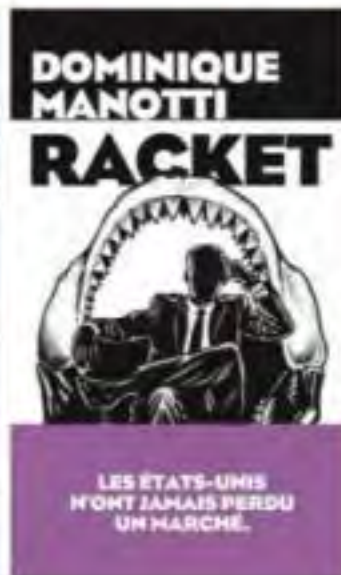


Pascale Dietrich
Editions Liana Levi
ISBN : 9791034900909
15 €



6 finalistes pour le Prix Polar en séries

Pour la cinquième année, à l'occasion du festival Quais du Polar, qui aura lieu du 29 au 31 mars 2019, le Prix « Polar en séries » récompensera un roman noir ou polar francophone pour ses qualités propres et son potentiel d'adaptation en série télévisée.





[Visualiser l'article](#)

Le Prix « Polar en séries » a été conçu avec le soutien de la SCELFF – Société Civile des Éditeurs de Langue Française, société de droits d'auteur, qui gère les droits d'exploitation dérivée des œuvres adaptées au cinéma, à la télévision, à la radio ou au théâtre et qui a lancé un appel à candidature. Près de 70 candidatures de livres ont été proposées.

Un comité de pré-sélection s'est alors chargé d'étudier les ouvrages d'en retenir six. Ce comité est composé de membres de Quais du Polar, d'Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma, d'Initiative Film, partenaires de la première heure, de scénaristes issus du CEEA (Conservatoire Européen des Écritures Audiovisuelles) et de critiques issus de l'ACS (Association des Critiques de Séries).

Voici la liste des 6 ouvrages sélectionnés :

Irons de Tristan Roulot et Luc Brahy, Éditions Le Lombard, 2019

Le parfum d'Adam de Jean-Christophe Ruffin, Éditions Flammarion, 2007

Le Signal de Maxime Chattam, Éditions Albin Michel, 2018

Les mafieuses de Pascale Dietrich, Éditions Liana Levi, 2019

Parfois c'est le diable qui vous sauve de l'enfer de Jean-Paul Chaumeil, Éditions Le Rouergue, 2018

Racket de Dominique Manotti, Éditions les Arènes, 2018

Ce prix « Polar en Séries » sera remis à Lyon lors du festival Quais du Polar, le vendredi 29 mars 2019 pendant les rencontres professionnelles « Polar Connection ». Initiées en 2014, « Polar Connection » rassemblent différents professionnels du livre et de l'image, nationaux et internationaux, pour célébrer l'attrait et la vitalité du genre polar.

Les ouvrages finalistes feront l'objet d'une présentation sous forme de pitches par leurs éditeurs avant la remise du prix à l'auteur. Il sera également remis en présence du public, lors de la présentation de l'ensemble des prix décernés par le festival.